

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1900)

Heft: 130

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan

Autor: Camfranc, M du

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

NOTES ET REMARQUES

DE

Jean Jacques Joseph Nicol
cordonnier, bourgeois de Porrentruy.

1757-1771
1795-1809

(Suite).

1800

Le département du Mont-Terrible a été supprimé dans les premiers mois de 1800 et réuni au département du Haut Rhin.

Il fait toujours cher vivre.

L'hôpital établi dans le bâtiment du séminaire est supprimé en mai.

Dans le courant de mai et juin 1800, le couvent des Ursulines a été démolie pour en prendre les pierres, les tuiles et le bois. (1)

28 juillet. Il fait une grande sécheresse : tout brûle dans les champs et jardins. Il n'est presque pas tombé de pluie depuis la mi juin.

Il meurt beaucoup d'enfants de la petite végétation et de la dissenterie.

Au commencement de la Révolution, on a brisé jusqu'aux girouettes des tours. Le 18 septembre 1800, on a commencé à les remettre, au moins sur les tours de la ville, mais elles sont différentes des anciennes : c'est une hache croisant une pique.

Le 5 octobre 1800, l'abbé L'hoste, ancien titré du chapitre de St Michel, a dit pour la première fois depuis la Révolution, la messe dans

(*) Le couvent des Ursulines a été racheté à la Restauration et rebâti ; les Ursulines, en considération des services rendus depuis près de deux siècles à l'instruction des jeunes filles, furent rétablies en 1818 par décret du Petit Conseil de Berne, et reprit la direction des écoles primaires jusqu'en 1873.

Feuilleton du Pays du Dimanche 28

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Pourquoi s'éveiller ? La vie lui était devenue un désenchantement insupportable, une terreur sans nom, depuis qu'il avait vu couler le sang de sa victime, il n'avait plus que de lacinants remords. Soudainement, à cette vue, il avait compris toutes les misères, toutes les fautes de sa vie passée. Il l'avait prise en horreur, cette existence de viveur, que pendant vingt années, il avait menée à outrance.

— Mon père, réveillez-vous, répétait Yvan. Il eut un geste de somnambule ; il se dressa sur le divan ; son corps, sa pensée, sa volonté,

l'église paroissiale : c'était une grand'messe chantée, un jour de dimanche.

Moser, ancien archiviste au château est mort le 13 octobre !

On fait en ville une quête pour faire un traitement suffisant à l'entretien d'un curé et d'un vicaire pour une année. Chacun souscrit suivant sa volonté et ses moyens : cela se paye par trimestre. Je souscris pour cinq sols de Bâle par trimestre, à commencer au 22 octobre 1800.

1801

La sœur Marguerite Heinis de Pfetterhouse ci devant ursuline à Porrentruy est morte le 11 novembre.

Il fait toujours cher vivre.

Nous avons pour maîtres et supérieurs de la ville et du pays, un sous préfet et un maire.

Le 10 avril on a publié la paix à l'hôtel de ville, et on s'est rendu à l'église paroissiale pour chanter le *Te Deum* : on a aussi tiré le canon.

La seconde fois, la paix véritable a été publiée le 14 juillet.

Le 3 octobre et les jours suivants, plusieurs personnes, au nombre de 95 sont partie pour Strasbourg, pour aller déposer en justice au sujet des ventes que le citoyen Düring a faites sans autorisation à l'hôpital du séminaire en cette ville.

1802

Le 25 mars vers 10 heures du soir, six maisons sont brûlé à Chevenez.

Le 15 mai, il a neigé à couvrir la terre ; le 16 il a encore neigé deux ou trois fois dans la journée ; le 17, gelée blanche ; le 18, pendant la nuit, neige et gelée. Les arbres étaient en fleurs et dans la plus belle apparence.

Le nouveau chemin de Bressaucourt a été construit en 1802 : il passe près de la fontaine aux Chiens. Le chemin d'Alle a été fait en même

son souvenir semblaient encore imprégnés de la somnolence du sommeil stupéfiant.

Puis, il reconnaît Yvan. Ses prunelles se dilatèrent, ses mains se levèrent dans un geste d'épouvante ; sa voix balbutia :

Elle est morte ! Tu viens me le dire.

Il tremblait en détournant les yeux ; il craignait d'entendre la réponse :

— Elle est morte !... elle a proclamé bien haut mon crime... La police va me saisir !... Qu'elle vienne... je n'ai mérité que l'échafaud...

Et devant ses yeux, que l'absinthe et l'épouvanter avaient hallucinés, il voyait se dresser la sinistre machine : il lui semblait qu'elle courait, comme une ombre de projection, sur les murs de la chambre.

De nouveau, il jeta sa sourde plainte, de crainte pour lui-même, d'exécration et de colère contre son crime.

Et baissant humblement les yeux devant son fils :

temps : il passe près de la rivière sous, *Roche de Mars*.

La fontaine dite les *Bennelats* à quatre cornes, a été rétablie à neuf en 1802 ; au lieu d'un gros chêne qui se trouvait dans cet endroit, on a planté à l'entour d'autres arbres, en novembre 1802.

On plante des arbres le long des routes en commençant près de la ville, les villages ne sont autant. C'est un ordre de Bonaparte.

Dans le courant de septembre il est arrivé à Porrentruy un individu avec sa femme, qui, se sont logés dans le cabaret de Régemond, dans l'ancienne maison Reutner. Cette femme est morte dans le courant d'octobre, et son mari devenu comme fou, voulait se jeter dans la fosse en disant qu'elle pourrait se remettre avec un autre. Il en était tellement troublé qu'il allait jusqu'à faire des reproches à Dieu. Le 21 novembre, le dimanche, vers les 3 heures après midi, il se rendit sur la fosse de sa femme, et se tira un coup de pistolet sous le menton. (1) Son crâne vola, en éclat et sa cervelle fut disséminée dans un rayon de sept pieds autour de lui. Il tenait un pistolet dans chaque main, et avait encore sept balles dans sa poche. On l'a enfoui derrière St Germain par la main du bourreau. 1803

Les prêtres de la ville et du pays ont reçu les cures qu'ils doivent desservir, et ont prêté serment entre les mains du sous préfet, dans l'église de St Pierre à Porrentruy le 27 avril.

Le mercredi, on a sonné toutes les cloches pendant une demie heure. Le Père Cuenin (2) est devenu notre curé, et le chef de tous les curés du pays.

(1) Il s'appelait Chappaz-Jambon de Champéry, émigré, et a laissé des vers assez bien tournés sur la cause de sa mort.

(2) Ancien Jésuite, et principal du collège de Porrentruy à la Révolution.

— Ah ! misérable, misérable que je suis !... Yvan, tu diras à ta mère quel est mon repentir, car elle vit encore, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Yvan, d'un voix oppressée, car son cœur souffrait devant ce désespoir incohérent. Tout à coup les yeux de Boleslas devinrent hagards ; et terrifié, il s'écriait :

— Tu le vois, l'échafaud, là, sur la muraille... Tout est prêt pour l'expiation. Voilà l'acier du couteau qui brille...

Dans ce délire, causé par un reste d'ivresse, le malheureux était effrayant. Il semblait frappé d'une stupeur de vertige.

Et, tombé assis sur le divan, car il n'avait plus la force de se tenir debout, soutenu par ses bâtonnets, Yvan considérait le visage de son père. Lui, aussi, était envahi d'une telle douleur qu'il en était méconnaissable.

Pâle et tremblant, il dit d'une voix très douce :

— Mon père, revenez à vous... secouez votre sommeil. Cet échafaud que vous voyez est une

Le dimanche 15 mai 1803. P. Cuenin a pris possession de la cure de Porrentruy.

Pendant la nuit du 15 au 16 mai, il a neigé, et les montagnes étaient blanches de neige.

Pierre Joseph Voiard qui avait la Révolution était prêtre, faisant les fonctions de promoteur de l'officialité du prince évêque de Roggenbach à Porrentruy, et qui avait bâti la prêtrise, est mort le 16 mai 1803. C'est le premier, depuis la Révolution à l'enterrement duquel on a sonné et chanté. Il était porté par six hommes, et quatre prêtres accompagnaient le défunt. Il était enseveli comme un autre homme, et cloué dans son cercueil. On n'a donc pas suivi l'ancienne coutume observée à l'enterrement d'un prêtre, savoir de le porter à découvert.

Le 19 mai 1803, on a porté librement le saint viatique à Mademoiselle Beauseigneur et à Mademoiselle Baillif, aussi pour la première fois depuis la Révolution.

Le 12 juin, on a fait la procession de la Fête-Dieu, aussi pour la première fois depuis la Révolution : la procession a eu lieu le dimanche qui suit la Fête-Dieu, laquelle s'est passée comme un jour ouvrable. La procession s'est faite autour de la ville, elle était superbe.

Dieu soit bénit.

Prudat secrétaire est décédé le 30 juillet 1803.

1804

Bonaparte s'est fait recevoir Empereur des Français sur la fin de 1804.

Nous avons eu un Jubilé aux mois de mars et avril 1804.

M. Millard médecin est tombé de son grevier (*) dans la rue en juillet ; il a été tué sur le coup. Peu de temps après, le notaire L'hoste est tombé dans sa cour et a été tué.

1809

Le fils ainé de Mathis Hantz, vitrier et cabaretier, a été mordu d'un chien enragé dans le courant de décembre 1808. La rage s'est déclarée dans le milieu de janvier 1809, environ six semaines après la morsure. Il a fallu donner du poison à cet enfant pour mettre un terme à ses souffrances. Il était âgé d'environ 14 ans, et est mort le 16 janvier 1809.

FIN.

Le mariage de Chrétien

par

JEAN BARANCY

(Suite et fin).

III

Les jours passèrent, trois longs jours pendant lesquels le bonhomme Hélier ne fit aucune allusion à la visite des Charlin, ni même au

(*) Rue des Malvoisins, la maison à l'angle de la rue du Soleil.

hallucination. Rien ne vous menace. Ne tremblez pas ainsi... Les gens de justice ne viendront pas vous prendre, car ma mère vit... tout danger a disparu.

Ces paroles rassurantes achevèrent de dissiper la torpeur de Boleslas.

— Ah ! ne me trompes-tu pas, par pitié ? Elle est vivante, me dis-tu... Tout danger a disparu... Je n'aurai pas, à jamais, ces taches de sang, devant mes yeux !

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— Et elle ne vous dénoncera pas. Nos amis nous ont promis le secret. Ma mère ne veut pas que votre nom, qui est celui que je porte, soit couvert des inévitables flétrissures d'un procès retentissant. Sur ce coup de revolver, elle gardera le silence.

(La suite prochainement.)

mariage projeté. Mais Chrétien n'en fut guère plus rassuré car ce mutisme lui paraissait gros de menaces. Et il désirait la colère de son père comme on désire l'orage lorsqu'on le sent planer dans l'air accablant.

Avec sa nature franche, prompte aux décisions, ce calme lourd ne pouvait durer et il allait de lui-même, provoquer une explication lorsque, le matin du quatrième jour, Chrétien vit avec stupéfaction une nouvelle servante à la place de Jacqueline qui, lui dit le vieux Hélier, ne reviendrait pas de sitôt.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

— Cela signifie que je l'ai renvoyée, répondit le paysan d'un ton sec.

— Vous l'avez renvoyée ! s'écria Chrétien, elle, notre Jacqueline ?

— Notre... notre... Pardine ! répliqua-t-il, de qui veux-tu que je parle si ce n'est d'elle ? Il n'y a bien qu'elle pour avoir ce bête de nom.

— Oh ! fit le jeune homme interloqué, ce bête de nom.

— Certainement. Enfin voilà ; je l'ai renvoyée.

— Mais balbutia Chrétien suffoqué par cette nouvelle brusquement annoncée, pourquoi l'avez-vous renvoyée ?

— Ne fais donc pas le bon apôtre ! riposta le vieux en le regardant d'un air malicieux. Ça ne me plaisait point de la voir l'aimer comme ça.

— De la voir m'aimer comme ça... répétait-il de plus en plus étonné et comprenant de moins en moins.

Le père Hélier fourra les mains dans les poches de son pantalon et hocha la tête.

Il savait ce qu'il disait et aussi ce qu'il avait vu et compris. Ce n'était pas lui, bien sûr, que l'on pourrait berner.

— Mais jamais, s'écria Chrétien, jamais, je vous le jure, je n'ai dit à cette petite que des paroles de bonne amitié. Elle est, d'ailleurs, la plus honnête fille qui soit au monde, et...

— N'empêche, interrompit-il, qu'on ne doit pas laisser pousser à la diable, certaines affections, surtout que tu dois épouser Clara Charlin.

— Ah mais non par exemple ! riposta le jeune homme. Je vous demande pardon du chagrin que je vous fais, mais je n'épouserai pas Clara. Je quitterai plutôt les Roncières.

— Tu es pourtant d'âge à te marier, malgré le vieux, et si Jacqueline ne l'avait mis en défiance contre elle...

Chrétien haussa les épaules.

— Quelle plaisanterie ! fit-il, pourquoi m'autraille mis en défiance ?

— Par jalousie...

— Allons donc !

— Puisque c'est vrai ! A preuve que je l'ai éloignée pour ça. Je suis plus malin que tu crois. Le jour où Charlin et sa demoiselle se sont arrêtés ici, et que j'ai envoyé Jacqueline à ta recherche, je sais bien qu'elle t'a trouvé, mais pas moins elle a dit, à son retour, qu'elle ne l'avait point vu... Ah bien ! il ne manquerait plus maintenant qu'elle mit des bâtons dans les roues pour empêcher ton mariage !

Chrétien se récria.

Jacqueline s'était arrêtée, à peine quelques instants d'ailleurs, parce qu'il l'avait voulu, de même que si elle avait menti c'était sur son ordre, parce qu'il refusait de voir cette Clara Charlin. La colère rendait son père injuste en lui faisant accuser Jacqueline, mais il réfléchirait, comprendrait son tort et la rappellerait auprès d'eux.

— Jamais affirma le paysan.

— Mais, reprit Chrétien, on ne pourra pas se passer d'elle à la ferme.

— Ouais ! répliqua-t-il, la nouvelle servante ne la remplace-t-elle pas ?

— Jacqueline n'était pas une servante, riposta le jeune homme, elle travaillait auant mais...

— Quoi donc qu'elle était alors ? interrompit gouailleusement maître Hélier.

— Elle était comme votre fille. Pensez ; vous l'aviez recueilli si jeunette, et vous l'aimiez bien.

— Elle aurait dû savoir conserver mon estime.

— La pauvre enfant n'a pas démerité.

— Ce n'est plus une enfant. Elle a vingt ans, et elle était trop coquette.

— Coquette ? elle ! Vous n'y songez pas.

— Si fait. Et encore elle n'avait point d'excuse étant si laide.

— Oh ! pour le coup ! A travers quelles lunettes la regardez-vous donc ? Elle est élancée comme une branche et fraîche comme une fleur, avec de grands yeux intelligents et des cheveux superbes. Non seulement elle n'est pas laide, mais elle est jolie, très jolie même.

Le vieux fit la moue.

Tout ça c'est des bêtises, dit-il. Je préfère Clara.

C'était comme s'il préférait une ortie à une rose et, quant à lui, Chrétien, il ne pouvait sans horreur arrêter ses yeux sur Clara. Et il la détestait au point que, plutôt que d'en faire sa femme, il fuirait à tout jamais les Roncières.

Fuir les Roncières ?... Oh, non, non ! Maître Hélier ne le voulait pas. Et, puisqu'il en était ainsi, puisqu'il éprouvait cette répulsion incurable pour Clara, il ne lui en parlerait plus ! Ça lui serait bien dur car il avait compté sur ce mariage riche. Cependant il n'insisterait pas davantage et chercherait, pour son fils une autre femme qui, peut-être lui plairait. Au fond, ce qu'il désirait, c'était qu'il entrât en ménage. Tant pis, après tout, si la femme choisie appartenait moins d'écus pourvu que Chrétien lui donnât, sans tarder, la joie de voir et d'embrasser un petit enfant...

— Oh ! riposta le jeune homme soudain rassuré, c'est une joie que je ne vous refuserai pas si, quelque jour, il m'arrive d'aimer. Je veux aimer celle que j'épouserai. Maintenant père, pourquoi ne rappelleriez-vous pas Jacqueline ? Elle ne mettra plus de bâtons dans les roues.

Mais le vieux hocha la tête. Il n'était pas convaincu. Savoir, si, quelque jour elle ne deviendrait pas encore jalouse d'une autre ? Il faisait à son fils le sacrifice de Clara, il pouvait bien lui, lui faire le sacrifice de Jacqueline. Qu'elle fut ici ou ailleurs que lui importait en somme ? Et enfin, il prétendait être maître chez lui et le prouver quand bon lui semblait. Voilà.

Et, pour ne pas prolonger cette discussion déjà trop longue, le paysan quitta la salle, laissant son fils à sa stupéfaction et à ses réflexions.

IV

Le temps passa.

Maître Hélier ne parla plus de Clara, et son fils ne parla plus de Jacqueline.

Il ne parla plus de Jacqueline mais il y pensa. C'était plus fort que lui. Tout, les gens et les choses, ramenait son souvenir vers elle.

Le jour de la moisson qui eut lieu la semaine après le départ de la jeune fille, il lui arriva de sentir des larmes monter à ses yeux en apercevant, dans le lointain du champ, une petite qui glanait et, un matin ayant vu, sur la tête de la nouvelle servante un chapeau de paille dont Jacqueline se servait autrefois, il le lui enleva brusquement et lui défendit de le remettre.

Pauvre petite Jacqueline !

Comment fallait-il qu'elle ne fût plus là, et encore par la volonté de son père, sans qu'il pût songer à combattre cette volonté, vu le grief qu'il objectait, grief imaginaire certainement, mais qui ne lui en paraissait pas moins réel.